

Pas un de moins de Zhang Yimou

Ilham Lamouri

Volume 18, Number 4, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamouri, I. (2000). Review of [*Pas un de moins de Zhang Yimou*]. *Ciné-Bulles*, 18(4), 49–50.

historique en greffant hardiment fiction cinématographique (grâce à la mise en scène), stylisation extrême de l'image, et garantie de l'archive (les dialogues du film étant censés, pour l'essentiel, avoir été transcrits des notes du fameux secrétaire). Cela donne un film qui se trouve à des années-lumière de ce que l'on appellerait au Québec le docu-fiction (Dieu soit loué!) et qui se permet une réflexion toute métaphysique sur la nature humaine. Pour ce faire, Sokourov a fait d'Hitler et de sa clique des esprits égarés pour un temps hors des sentiers de l'histoire. La vision est pour le moins inhabituelle, et si elle ne nous apprend rien sur les racines psychologiques des événements passés, elle fait d'Hitler la figure emblématique d'une forme de dégénérescence de l'esprit humain; une image qui, finalement, grâce à l'acuité de regard de Sokourov, lui colle autant à la peau que celle, forgée par nos livres d'histoire, de puissant et mégalomane dictateur.

Le vertige du vide, dans les hauteurs de la campagne autrichienne, qui touche l'âme et qui saisit les corps monstrueux, voilà ce que **Moloch** offre en spectacle, dans des images soigneusement épurées de tout réalisme. Mais pourquoi a-t-il paru nécessaire à Sokourov que ce vertige touchât justement les chefs nazis, si son ambition n'était que de peindre l'égarément et la déréliction de l'âme humaine? Or, Sokourov veille à ce que la vérité du moment historique remonte à la surface, trouble le vide du château (notamment, lors de la projection des actualités préparées par le ministère de la propagande de Goebbels, où il est question des victoires allemandes, des concerts de musique classique, et lors de laquelle Hitler feint d'ignorer ce que veut dire «solution finale»). Carnage guerrier, extermination de peuples: les cris du monde, l'odeur du sang, le goût des larmes, Sokourov nous les fait entendre et sentir, dans cette rumeur lointaine mais grondante qui assourdit la bande-son, dans la brume épaisse qui noie le paysage, dans les reflets de bottes des soldats allemands aux portes du château.

Le vide que Sokourov a ménagé à l'intérieur et autour de ses personnages se trouve être finalement une caisse de résonance de l'histoire. La manœuvre est subtile. Le film nous fait recouvrer la mémoire de ces temps d'apocalypse, en feignant l'oubli. Le cinéaste fait mouche là où on ne l'attendait pas: en renouant avec le réel qu'il semblait vouloir

évacuer dans le choix de sa mise en scène et de sa photographie. C'est à la pointe de cet équilibre précaire que Sokourov hisse son film, entre mémoire et oubli, historicité et intemporalité (tout, dans **Moloch**, conspire à l'intemporalité des personnages et de leur action). Cette tension dans le style de Sokourov est de bonne augure, chez un cinéaste dont le parti pris pictural (qui a tendance à embaumer les images) pourrait épuiser les forces vives de son cinéma, qui puise aussi aux sources du documentaire¹. Sokourov est l'un des rares cinéastes à savoir marier le dispositif fictionnel à la visée documentaire avec autant de finesse et de complexité. Et il le prouve une fois de plus, s'il en est besoin, avec **Moloch**. ■

1. Pour mémoire, rappelons que la 27^e édition du FCMM présentait, en 1998, **Confessions**, dernier «documentaire» de Sokourov, décrivant la vie d'un cuirassé russe à travers la vision et les pensées d'un officier de marine.

Pas un de moins

de Zhang Yimou

par Ilham Lamouri

Zhang Yimou aurait-il été foudroyé par la grâce divine lors de son dernier visionnement d'un film iranien ou est-ce le succès que connaît ce dernier à l'étranger qui l'ait rendu jaloux? Quoi qu'il en soit, le pastiche iranien lui sied fort mal. On est bien déçu en sortant de son dernier film. Déçu de voir qu'un cinéaste qu'on a admiré (**Épouses et concubines**, **Ju Dou**) s'égare. Mais il a tout de même gagné son pari avec **Pas un de moins**, puisqu'il a obtenu la plus haute distinction du Festival de Venise, rien de moins qu'un Lion d'or, dans un genre... qu'il ne maîtrise pas.

Un titre qu'il a d'ailleurs arraché de justesse au maître incontesté en la matière, Abbas Kiarostami, qui y présentait **le Vent nous**

Pas un de moins

35 mm / coul. / 120 min / 1999 / fict. / Chine

Réal.: Zhang Yimou

Scén.: Xiangshen Shi

Image: Yong Hou

Mus.: Bao San

Son.: Wu Lala

Mont.: Ru Zhai

Prod.: Weiping Zhang

et Yu Zhao

Dist.: Mongrel Media

Int.: Minzhi Wei, Huike

Zhang, Zhenda Tiang,

Enman Gao



Zhang Yimou dirige les jeunes de l'école primaire Shuiquan sur le tournage de *Pas un de moins*
(Photo: Bai Xiaotian)

emportera. En effet, le dernier film de Zhang Yimou n'est qu'une pâle réplique d'un film iranien. Et contrairement au jury italien, il est bien difficile de se laisser charmer par cette fable boiteuse qui accumule les maladresses scénaristiques et qui sert une direction d'acteurs des plus médiocres handicapant le jeu là où on attendait la légendaire spontanéité des non-professionnels.

Il en résulte une histoire prévisible et remplie de fausse candeur, qui tente, en vain, de nous convaincre de sa naïveté. C'est que le scénario cousu de fil blanc porte malheureusement l'empreinte de la copie mécanique de l'innocence scénaristique iranienne. Ainsi une jeune fille de 13 ans (Wei Minzhi), dont on devine les origines modestes et le besoin pécuniaire, est promue institutrice dans une classe peuplée d'élèves d'à peine deux ans ses cadets. Mais voilà qu'elle se montre bien plus préoccupée par sa paie que par l'exercice de son autorité.

«Pas un élève de moins» avait insisté l'instituteur avant de s'absenter. La condition de la rémunération se transforme alors en obsession digne de celle du gamin qui voulait retrouver la maison de son ami (cf. Kiarostami). Des enjeux anodins, voire puérils, se transforment alors en quête existentielle. Qu'à cela ne tienne, son intérêt égoïste passera avant celui de la collectivité. L'institutrice enferme ses protégés et les force à recopier bêtement le tableau regorgeant d'écrits indéchiffrables

pendant qu'elle se roule les pouces sur le pas de la porte. Jusqu'au jour où le plus turbulent du lot met les voiles pour la ville afin de trouver remède à la pauvreté de sa famille.

Démontre alors une suite grotesque de stratagèmes visant à retrouver le déserteur. Une fois dans la jungle urbaine, notre institutrice tente plusieurs moyens pour diffuser son avis de recherche avant d'atterrir devant le portail de la télévision nationale. Ici, l'archaïsme des banderoles sera supplanté par le pouvoir triomphant des médias. Larmoyante, elle lancera un cri du coeur devant la caméra afin de retrouver la brebis galeuse. Aussitôt la revoilà sur le chemin du retour avec le gamin désormais docile, qui lui promet mer et monde pour l'avoir ramené sur le droit chemin.

Au village, l'équipe de la télévision est accueillie en messie, et ses dons sont investis dans la rénovation de l'école rebaptisée «L'école de l'espoir». En tant que spectateur, il était permis d'espérer que cette finale ridicule ait été pensée au deuxième degré. Il n'en est rien, puisque des statistiques officielles sur le décrochage scolaire relié à l'exode rural orneront l'écran juste avant le générique. On y apprendra également que l'élève récalcitrant fera de longues études qui lui assureront un avenir prometteur. La naïveté de l'histoire a les ailes engluées de bons sentiments et dégage un lourd parfum de discours officiel. Zhang Yimou avait habitué le spectateur à plus de finesse... ■